

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 23

ÉLEVAGE II

LES TRANSHUMANCES

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

Les effectifs bovins de la province représentent 25 % de l'ensemble national. Toutefois, leur taux d'accroissement est devenu très faible et partout on assiste à une diminution des capacités d'intégration des pasteurs résidents ou transhumants dans des espaces de plus en plus occupés par les cultures.

Une partie des éleveurs a néanmoins conservé des pratiques de transhumance grâce à des conditions exceptionnelles offertes par les yayrés, prairies d'inondation du Logone.

Le bétail n'est jamais, à aucun moment de l'année – ou seulement pour de brèves périodes – en totalité sur les terroirs des éleveurs peuls du nord du Diamaré. Certains éléments du troupeau ne font qu'y transiter, alors que d'autres ne rallient plus « leur » village pendant plusieurs années.

Ainsi, les cartes de transhumances du bétail constituent le contre-point indispensable de celles des charges. Elles reflètent les stratégies des éleveurs qui, selon les contraintes, stress climatique et insécurité, adaptent leurs parcours.

Les parcours limités des Arabes Showa

Cet élevage concerne essentiellement le département du Logone-et-Chari où se trouvent 22 % de l'ensemble du bétail de la Province. Encore doit-il être augmenté des troupeaux des ressortissants de villages arabes Showa au nord des départements du Mayo-Sava, Mayo-Danay et même du Diamaré, où ils vivent auprès des Fulbe.

On peut diviser ces éleveurs en deux ensembles : ceux de l'extrême nord regardant vers le lac Tchad et s'enfoncent dans les pâturages de décrue du lac, et les autres transhument sur les grands yayrés, la plaine d'inondation du Logone et, par là même, se répartissent à sa périphérie occidentale.

Les troupeaux des Arabes Showa, quelles que soient leurs fractions : Dar Begli, Bani Asan, Khawalme, Bani Seit… opèrent, durant la saison sèche, le même type de mouvements. Les Arabes Showa disposent d'un village de saison des pluies, généralement sur un site ventilé. Le bétail reste dans les vastes cases, kuzi, une partie de la journée, pendant la saison des pluies, afin d'échapper aux mouches. Au début de la saison sèche, tout le village se déplace dans les yayrés ou sur les berges hautes du lac, pour fonder, avec d'autres établissements, un *dor*, campement temporaire. C'est un point d'eau pérenne qui fixe cet emplace- ment, généralement réoccupé année après année. Le village d'hivernage reste vide, à l'except- ion de quelques vieillards. Tout a été transporté dans le *dor*, excepté les infrastructures : jarres, table meulière, barattes, vaisselle, cantines, parfois même certaines plaques foyères. L'abri de paille du campement est un compromis entre la reconstitution du lit-vaisselier cou- vert et la tente de nattes des éleveurs sahéliens. Le canevas de disposition de ces unités est généralement celui de cercles concentriques ménageant des zéribas pour le bétail.

L'éloignement de ces *dor* excède rarement une demi-journée de marche. Ceux qui s'obli- gent à des parcours plus longs viennent du Nigeria, non loin de la frontière, ou de l'intérieur des terres. Ils parcourent parfois 40 km pour aller soit se fixer à l'embouchure du Serbéwel pour ceux situés à l'ouest de son cours, soit dans la région de Nganatrî pour ceux de l'est. Les éleveurs d'Alfadé peuvent aussi parcourir 60 km pour se rendre sur leurs pâturages de Logone-Birni. Les parcours se résument alors sur la carte à une multitude de petites flèches.

Depuis les sécheresses de 1903-1904 et de 1914, les Arabes Showa ont quitté les berges du Serbéwel et du Taf-Taf, qui n'étaient plus qu'épisodiquement en eau, pour se porter sur les pâturages du lac. Une grande partie d'entre eux sont passés d'un élevage de petit bétail à celui de bovins. Sur le lac, ils commencèrent également une mise en culture des zones de décrue avec un petit mil court (*dukhun liji*), des niébés et des cucurbitacées. Ils amorcèrent ainsi une « course » au lac qui entraîna une réorientation des chemins de parcours, ultérieure- ment réorganisés en 1941-1946. E. CONTE et F. HAGENBUCHER (1977) signalent qu'à cette date, la baisse du lac, l'une parmi les plus importantes, correspondit à un bouleversement des réseaux de transhumance. Les Arabes à l'ouest du Serbéwel se tournèrent vers le lac et ses îles, dans la région de Tchouka et Koundjara. Ceux de l'est du Serbéwel accentuèrent leur occupation de la rive du lac, de Ngarkawa à Nganatrî.

Entre 1960 et 1963, les éleveurs à l'est du Serbéwel empruntaient un chemin de par- cours (*turbo*) qui part de Woulki, passe à l'est d'Abou-Kous, Yik, l'ouest de Biang, Krenak, Madam-Dougourou, Abou-Dangala, Massaki. Le Taf-Taf était franchi à Tamraya (Nganatrî). Le gros des troupeaux demeurerait là et sur les rives proches du lac. Depuis 1975, ils s'avancent vers le delta du Chari, à l'ouest de Blangwa, à Kinzeyakou et Kwekaya.

Les éleveurs des villages arabes, en arrière du Chari, délaissant les mares de l'intérieur, opèrent de petits parcours sur les pâturages du lit majeur du fleuve. Ceux de l'ouest du Serbé- wel et du bas Serbéwel, depuis Atri et Amchilga, s'enfoncent vers le lac. Ils empruntent plu- sieurs *turbo* (appelé *moukhal* au Tchad selon LE ROUVREUR, 1962) pour aboutir entre Hilé-Alifà et Tchouka ; d'autres vont à Koundjara (toujours sur « l'île » de Karéna).

Les éleveurs de la région de Fotokol se déplacent à l'embouchure de l'El Beïd. Ils sont ici fortement concurrencés par les troupeaux venus du Nigeria qui se concentrent à Djaréna avant de se disperser jusqu'à Karmouna. Ils ne franchissent pas le Serbéwel. Les Arabes des villages et *dor* du Cameroun se plaignent régulièrement de vols au retour des troupeaux au Nigeria.

Entre 1953 et 1955, les éleveurs au sud de Makari ne transhument plus sur le lac, la situation y devenant d'année en année plus délicate. En effet, le lac attire non seulement les éleveurs, mais aussi les cultivateurs, qui cumulent souvent les deux activités. À la suite des différents stress hydriques, l'agrosystème régional s'est profondément modifié.

Après 1957, le petit mil de décrue est abandonné au profit de la culture du maïs de décrue. Mais, à partir de 1975, c'est surtout une spéculation plus payante, un niébé, cultivar à grain rouge, qui suscite un véritable engouement car parallèlement, la culture du *musku-waari* devient de plus en plus aléatoire. Au fur et à mesure que l'eau se retire, on cultive les niébés, puis le gombo, le piment et le maïs. Il se pose dès lors de gros problèmes d'accès aux pâturages. Les conflits se multiplient à cause des parcours anarchiques du bétail et l'absence

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 23

ÉLEVAGE II

LES TRANSHUMANCES

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

de protection des champs par manque d'épineux. Les tensions sont telles que les troupeaux de veaux ont aussi leurs bergers.

Les grandes variations de niveau des eaux du lac font que les *dor* changent de site. Chaque village peut alors disposer de plusieurs points d'ancrage où l'on fait encore des cul- tures. Le village de Miliyé-Kabir, par exemple, envoyait son bétail pendant la saison sèche à Ngarkawa. L'eau cessant d'atteindre ce site, ils allèrent à partir de 1976 à Naga, tout en conservant l'ancien emplacement. Le village d'Alek allait depuis 1946 à Nganatrî; une trop grosse concentration de troupeaux les conduisit à Koundjara. Abou-Dangala et Ngamé trans- humaient également à Nganatrî; depuis 1975, ils vont à Kinzeyakou. Les Arabes de Mafoulso faisaient pâturer leur bétail au nord de Hilé-Alifà ; maintenant leurs troupeaux vont à Tchouka…

Sur les embouchures des différents cours d'eau, les *dor* se regroupent par dizaines, comme à Shelop au débouché du Taf-Taf, à Naga, Abassouni… La concentration la plus spec- taculaire s'opère à l'embouchure du Serbéwel. Djaréna, fondé en 1972, rassemble douze ans plus tard les *dor* de vingt-deux villages, soit plus de 2200 personnes. Abankouri, sur l'autre rive (droite), rallie les *dor* de vingt-sept villages et, quelques kilomètres en aval, c'est Barga- ram, formé d'une grappe de *dor*, de peuplement plus mêlé.

Les charges de bovins dépassent pour la région les 100 têtes au km². Aussi a-t-on tenté, après les épizooties de charbon (1985, 1988), des opérations de desserrement et de redistri- bution. Les *dor* se structurent et forment de véritables agglomérations de cases kuzi, avec moulins à maïs, commerces permanents, tailleurs… Depuis les années 1980, les *dor* en bor- dure du lac ont tendance à devenir le village principal. Les gens y demeurent sept à huit mois et partent à l'intérieur des terres rejoindre le village originel pour les premières pluies.

Les sécheresses de 1969-1973 poussèrent les Arabes Showa à investir pour la première fois l'intérieur des yayrés. En 1975, ceux d'Alfadé, mais aussi ceux du Nigeria arrivèrent massi- vement dans le nord du Mayo-Danay, à tel point que les éleveurs peuls firent pression sur les autorités préfectorales pour qu'ils soient refoulés. Mais cette pénétration allait se répéter et même s'accroître après 1982-1983. Des contingents d'Alfadé et du Nigeria descendent jus- qu'à la limite de la réserve de Waza. Les Fulbe voient leur route vers Logone-Birni, barrée. En 1984-1985, les pâturages du lac étant saturés, on assiste au basculement vers le sud d'un cer- tain nombre de troupeaux. Des Arabes Showa de Goulfey et du nord d'Alfadé rejoignent alors les éleveurs de Kousseri, Houloulf… Ils prennent la direction de la Logomatya, en dépassant largement la distance habituelle village-*dor*. En 1985, la plus forte concentration est signalée à Ngodeni avec 29 campements, dont chacun dispose de 150 à 200 têtes de bétail, sans com- pter de nombreux petits ruminants ⁽¹⁾. Leurs comportements sur les yayrés ne sont pas tout à fait comparables à ceux des Fulbe. Ils n'effectuent pas les mêmes rotations sur les différents types de pâturages. Moins mobiles, ils restent sur place plus longtemps. Quand les Fulbe décrochent des yayrés à la fin du mois de mars ou début mai, eux restent non seulement après les regains issus des feux de brousse, mais aussi après les premières pluies au début du mois de juillet.

Les Fulbe du Diamaré sont donc pris entre la réserve de Waza – leurs troupeaux s'en approchent de plus en plus malgré les prédateurs – et ces nouveaux venus, le Logone, devenu frontière à cause de l'insécurité qui régnait à cette époque au Tchad, et, enfin, depuis 1979, les périmètres rizicoles de Maga.

Les éleveurs Showa à faible rayon d'action se sont montrés sensibles aux sécheresses. Beaucoup de villages ont perdu leurs troupeaux entre 1969 et 1973 et, en 1984, certains ont dû momentanément changer de genre de vie. Pour survivre, ils ont vendu du bois de chauffe, fait du petit commerce, cultivé des piquets de riz à Maga (SEMRY-II), sont devenus pêcheurs sur le bas Chari ou le lac de Maga…

Cette pression qu'ils exercent sur les yayrés est nouvelle pour les Fulbe du Diamaré, dont c'était jusqu'au nord de Logone-Birni « le » pâturage. Maintenant, ils doivent composer avec ces nouveaux venus et répercuter leur pression en se tournant eux-mêmes vers le sud. De petits groupes arabes Showa, alliés aux Fulbe du Diamaré, les rejoignent même durant trois mois de la saison des pluies, dans la région de Mindif. Cette pression n'opère pas uni- quement sur les yayrés, mais aussi dans le nord-ouest du Diamaré. Entre Soukoungou, Malam, Horkwa et Tchalouga, s'étend une zone où les troupeaux de la région du Mangafé, jusqu'à Petté et Madaka (Bogo), passent la saison des pluies. Depuis 1986, l'arrivée massive des trou- peaux des Arabes Showa, Fulbe et même Bornouans de Banki, Bama et Kumse entraîne un surpâturage latent. En août 1991, on y enregistrait près de 20 000 têtes de bétail.

Les parcours-types des éleveurs peuls (1986, 1990, 1995)

Trois grands ensembles d'éleveurs peuls ont respectivement opté pour trois circuits de transhumance : un qui intéresse les yayrés, l'autre qui vise les pâturages méridionaux et le troisième, enfin, tourné vers les piémonts et les plateaux des monts Mandara.

Nous avons retenu 1986, considéré comme une bonne année pour les éleveurs ; 1990, qui fut en revanche une année médiocre, et 1995, pour faire le point le plus récent.

La transhumance des yayrés

La proximité des yayrés encouragea chez les Fulbe Ngara et Taara des régions de Petté, Fadaré, Balda et Bogo le maintien d'une vocation d'élevage. Ils entraînaient jadis avec eux, sur

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 23

ÉLEVAGE II

LES TRANSHUMANCES

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

LES ÉLEVÉS

les mêmes chemins de bétail (*burtol*). l'ensemble des éleveurs du nord du Diamaré. Ensuite, ils furent rejoints dans les années 1960 par la majorité des éleveurs peuls de ce qui est devenu la province de l'Extrême-Nord. Actuellement le « noyau dur » de cette transhumance intéresse 80 000 à 100 000 têtes.

Nous donnerons l'exemple de Balda, demeuré fidèle à la transhumance sur les yayrés. Le départ se situe entre octobre et novembre, époque où s'opère le tri des troupeaux (*semndugo*), soit dans le village même, soit sur la zone de stationnement de saison des pluies. Le départ de Balda, comme du reste dans l'ensemble du Diamaré, s'opère à l'amorce de la saison fraîche (*dabbunde heccere*), parfois même avant la récolte des sorghos rouges. Dès la « porte » des yayrés, qui varie selon les groupes d'éleveurs, ou peu après (pour Balda et Bogo, c'est Siwo- kou), le chef de transhumance, *kaydal*, fait une reconnaissance (*daargol*, de *laargo* : prospec- ter) à cheval des pâturages. Il relève les zones à *hu'do mariiho*, les plus nutritives. À son retour, il donne des consignes aux chefs des bergers (*ar'do waynaa'be*) pour les prochains pacages. Le troupeau passe par Blama Motoko, la mare de Joldouga, puis il rejoint ceux de Bogo, Fadaré et Petté à Tchhoffol-Gwa, dans les yayrés, vers l'exutoire du mayo Ranéo, où ils subissent un contrôle sanitaire. À partir de là, ils se dispersent en se subdivisant en quelques *tokke* ⁽²⁾. Évitant le Vrek, à l'eau stagnante et aux herbes amères, ils se dirigent vers les régions de Mazera et Holoum, où ils restent entre Zina et Sarassara, le long du mayo Siyokou qui peut s'assécher, à Tchhoffol-Kodoki – toujours en eau – ou encore à Tchhoffol-Mokak, plus précisément à Ngawni et Goubouda. Ils n'approchent pas Yayré-Zimado, aux zones touffues, gîtes à glossines.

Les différents « cantons » peuls éleveurs se partagent les yayrés. Chacun possède ses sites de campement de prédilection, reconnus par les autres éleveurs. Ils se situent générale- ment près des points d'eau pérennes, mares ou diverticules de la Logomatya, au bord du Logone ou de son affluent-défluent, le Waddy.

Certains troupeaux de Balda peuvent transhumer avec ceux de Bogo. Bogo répartit ses troupeaux entre Maskalay, Mazera, Tchouvouna, Belel-Bara et Nyorgoyel. Les éleveurs de Petté sont à Tchhoffol-Dawa'di, Bagadassa, Lougué-Gangang, Maskalay et Doulo. Ceux de Fadaré sont à Mazera et Nyorgoyel ; Tankirou à Mbela-Katambaadij, Tchhoffol-Arra, Gawa ; Kahéo à Gwa, Gofa et Doulo ; Balaza à Lahay et Doulo ; Djoulgouf à Tchouvouna et Lahay ; Kolara à Marmay ⁽³⁾.

À la suite du retrait des eaux sur les yayrés, du sud vers le nord, les troupeaux s'y enfoncent, passant des graminées annuelles aux vivaces.

Les bergers se dispersent à la tête de leur *tokkere* qui pâturent *Sorghastrum trichopus* et surtout *Eriochloa fatmensis* sur les zones de décrue. Ils cherchent les zones à *burgu*, *Echino- chloa stagnina* jaunissant, pâturage le plus nutritif, car le bétail le broute rapidement, sans se déplacer. La fatigue est moindre dans ces prairies aquatiques qu'avec les repousses éparpillées. Pendant ce temps, les bergers mettent le feu aux yayrés, préparant les prochains pacages. Ils brûlent des sols encore humides pour favoriser la rapidité des repousses, et des sols surélevés plus secs pour étaler dans le temps les pâturages de regain (*coo'bal*). D'autres feux seront allumés pour atténuer la pression des mouches. Il est nécessaire d'assurer l'alimentation du bétail pendant trois mois et plus. Les troupeaux vivront sur les repousses d'*Hyparrhenia rufa* et de *Vetiveria nigritana*, « la véritable richesse des yayrés ». La pérennité de ces circuits de pâturage à partir des mêmes campements réoccupés chaque année faisait que les vieilles vaches pouvaient conduire le troupeau. Les bergers n'avaient pas à prendre en compte la dis- persion des espèces les mieux appréciées et les troupeaux étaient encadrés légèrement. Depuis 1995, l'insécurité dans les yayrés impose une garde rapprochée du bétail. Si la sécheresse réduit ces zones, on passera aux pâturages aériens, en bordure des yayrés, vers la réserve de Waza, ou alors les troupeaux pousseront vers les mares qui s'assèchent pour brouter les bases de *na'd'ere* (*Oryza longistaminata*).

En 1986, les gens de Balda n'ont pas dépassé la latitude de Logone-Birni à cause des Arabes Showa encore trop nombreux cette année-là. La stratégie, jusqu'en février, est à la dis- persion, car les points d'eau sont encore nombreux, et les Musgum, grands voleurs de bétail, sont occupés à la récolte du *muskuwaari* et au battage.

Avant 1980, les troupeaux de Balda allaient encore jusqu'à Mogroum sur le Chari, parta- geant la proximité de campement avec les Fulbe de Malboum et les Fellata Am Arba (Fulbe résidents au Baguirmi)… Aujourd'hui, les passages au Tchad sont souvent le fait de *kaydal* qui, contre l'avis des propriétaires, franchissent le mayo Boori (le Logone). Toutefois, ils s'en éloignent peu. Les bergers dénoncent les tracasseries administratives à la frontière tchado- camerounaise. Les passeurs kotoko (*jaumu joldude* : maîtres de gué) exigent le paiement de 10 000 F par *tokkere* (1993) et ce, même si leur aide n'est pas nécessaire pour le franchisse- ment du fleuve. Le passage des troupeaux camerounais au Tchad serait estimé à 50 000 têtes. Les services provinciaux de l'élevage indiquent qu'en 1995 les yayrés auraient accueilli 600 000 bovins, 250 000 venant du nord du Diamaré, 200 000 de la partie méridionale (Mayo-Danay) et de l'ouest (Mayo-Sava), 50 000 du Nigeria et 10 000 du Tchad (PASOLE DIU BABA, 1995). Ces chiffres sont largement surestimés et 400 000 têtes devraient être un maximum.

La descente vers le sud, pour aller au-devant des pluies, s'amorce en avril-mai. Quand les vents changent et que l'on voit, au sud, le ciel se couvrir, les éleveurs surveillent les trou- peaux et changent parfois l'organisation du campement. Au début de leur séjour sur les yay- rés, la garde revient aux bergers qui occupent les *bukkaaru* (huttes de paille à arceaux de bois) au nord du corral, car les bêtes ont tendance à partir vers le nord et à s'enfoncer dans les yayrés. Le retrait des eaux s'amorce au mois de mars, du sud vers le nord. À la fin du séjour, ce sont ceux des *bukkaaru* du sud qui prennent le relais. Les bovins lèvent la tête vers le sud et les nuages. Ils se regroupent « pour former une seule vache » et ne paissent plus

Les bergers se dispersent à la tête de leur tokkere qui pâturent Sorghastrum trichopus et surtout Eriochloa fatmensis sur les zones de décrue.

^[1] T. SCHRADER (1986 : 24), expose la répartition des éleveurs en 1985 entre la réserve de Waza et le Logone. Les Arabes Showa du nord de la latitude de Kousseri occupent la partie des yayrés sur la basse Logomatya, et celle entre la Logomatya et le Logone. Les Fulbe du Diamaré sont établis entre le parc et la Logomatya avec, au milieu d'eux, des campements d'Arabes Showa venus du Nigeria.

^[2] Tokke (sing. tokkere) est un troupeau de 80 à 150 têtes, encore que les estimations varient. Un chef de bergers réunit généralement quatre à cinq tokke. Le tokke se subdivise en sawru. Sawru (pl. cabbî) est le bâton de berger, il désigne par métaphore le nombre de têtes qu'un bouvier peut garder seul, soit 40 à 60 bêtes.

^[3] Les toponymes sont peuls et n'ont pas toujours pu être portés sur les cartes.

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 23

ÉLEVAGE II

LES TRANSHUMANCES

LES ÉLEVÉS

très bien. Les Fulbe désignent ce comportement par le terme de *tijiaga* (regarder vers le haut). Cette période précède de peu la sortie des yayrés dite *jaacaago* (retour de transhu- mance). Toutefois, ce sera la prolifération des mouches précédant les pluies qui déclenchera le départ et non le manque d'herbe. Les troupeaux de Balda subissent comme beaucoup d'autres (Fadaré, Balaza, Bogo…) une nouvelle partition à Boko : les bêtes faibles, blessées rentreront au village ; d'autres, les plus jeunes, s'arrêteront en cours de route pour attendre les pluies. Les plus robustes descendront, parfois à marche forcée, vers le regain suscité par les premières pluies.

Plusieurs *burtol* de descente s'offrent aux gens de Balda. La descente est aléatoire et, selon la répartition des pluies et la pression des insectes piqueurs, les parcours peuvent être rapidement modifiés. Ils peuvent passer par Pouss, Kalang – après avoir contourné le lac de Maga – Moulvouday, Viri ; ils font une pause à Tchhoffol-Badi, à Gobo, puis poursuivent sur Ngoulmoun, Gounou-Gaya, Kolon, Kélo. Ils peuvent aussi emprunter le *burtol* qui passe par Baknay, Kolara, Guidiguis, Binder-Nayri, Pala. La rencontre avec les précédents peut s'opérer dans la région de Pont-Carol. L'abreuvement ne posant plus problème, la remontée se fait en ordre dispersé. Ils se regroupent en juillet vers Kolara, où ils passent les mois de saison des pluies, jusqu'en septembre.

Les troupeaux remontent ensuite au fur et à mesure de l'avancement des récoltes de sor- ghos sous pluie, par Kolara, Djagaray, Korré, Sedek, Guingley, Guirvidig. À ce niveau, une partie rentre au village, les autres continuent directement sur les yayrés, fermant la boucle.

Pendant ce temps, au village, le *cureji* ⁽⁴⁾, grossi de toutes les bêtes fragilisées, des vaches gravides, des veaux de moins de huit mois, mais aussi des vaches lactantes, va être alimenté avec les résidus de récoltes. Pendant la saison des pluies, le *cureji* aura aussi son *hurum* ⁽⁵⁾, sa zone de parcours égotuée, sans mouches, sur un *'yoolde*, le cordon de dune, à Malinga et vers Papata qu'il partage avec les *cureji* de Fadaré et de Petté… Sur les *'yoolde*, l'herbe pousse plus rapidement et les pâturages à *Aristida funiculata* et à andropogonées avec des légumineuses comme *Zornia glochidiata* présentent un intérêt pastoral certain.

La majorité des éleveurs de Balda sont restés fidèles au grand circuit classique des yay- rés. Pourtant, depuis quelques années, certains d'entre eux envoient leurs troupeaux rejoindre ceux de Balaza-Lamido, Malam-Pétel, Papata… sur les piémonts. Cette voie est empruntée par les éléments faibles du troupeau et la proportion de veaux est importante. Ils pâturent sur les piémonts de Tchéré, vers Mbozo, à Makalingay… Ils font une cure de fanes d'arachides et de niébés, et vivent sur les basses tiges de sorghos laissés sur les champs. Les bouviers passent des accords avec les cultivateurs *haa'be* et implantent leurs corral (*uaalde*), qu'ils changent deux fois pendant leur séjour, sur les champs. Ils restent ainsi pendant la saison fraîche sur les piémonts, car il fait moins froid que sur les yayrés, où les bêtes les plus solides les ont précédés. Ils ne quitteront les piémonts qu'après la récolte du *muskuwaari* pour profiter au passage des éteules du village. Là, ils seront triés à nouveau et ceux jugés aptes rejoindront les autres sur les yayrés à Badliwol, Massa, Maskalay, ou au Tchad, à Doulo-Yayré, Kasiré-Ngoura, Tabaywo et Ngawni. Ils y resteront moins de cinquante jours et descendront avec les autres chercher les pluies, mais s'arrêteront à Kalfou, pour rejoindre à Horlong le troupeau qui remonte du Tchad, accomplissant vers le sud une boucle plus courte.

Les éleveurs de Petté ont aussi cherché une zone de transhumance de substitution ou complémentaire à celle des yayrés. En 1985, devant la médiocrité des pâturages des yayrés et leur surpeuplement en éleveurs, ils envoyèrent un fort contingent de bêtes sur les monts Mandara, à la latitude de Ndoukoula, en pays daba. Avec ce changement de milieu, les trou- peaux contractèrent des douves du foie (*faseida gigantica*) et des amphistomes de la panse et enregistrèrent de nombreuses pertes. L'expérience ne fut pas jugée concluante. En revanche, Malam-Pétel, par exemple, tend à remplacer le circuit des yayrés à la fois par celui des piémonts et un mouvement directement orienté vers le sud.

Ces exemples démontrent la souplesse générale du système. Le grand circuit, qui va en latitude du nord de Logone-Birni à Gagal au sud et opère en trois temps (séjour sur les yay- rés, descentes dans le sud, stationnement pendant la saison des pluies entre Torok et Mindif) est modulable dans l'espace et dans le temps. Le nombre d'animaux qu'il intéresse est égale- ment fonction des années. Des délestages plus ou moins importants sont consentis en cours de route.

Sur ce circuit s'en greffe un autre qui peut en cas de détérioration de la situation sur les yayrés ou au Tchad voir ses effectifs gonfler. Ces circuits secondaires intéressent les piémonts ou des pâturages de décrue méridionaux, du Logone ou du mayo Kebbi. On comprend dès lors la difficulté à vouloir quantifier les flux de transhumance et fixer leur parcours.

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 23

Il a toujours existé des groupes de villages qui partageaient leurs troupeaux entre les yayrés et des pâturages méridionaux. Ceux des groupes les plus au sud, qui convoyaient leurs bêtes sur les yayrés, maintenaient aussi des *burtol* méridionaux. C'est le cas des villages de Kolara, Horlong, Sarman… qui envoyaient leurs troupeaux sur les yayrés par Manga, Golomba, Boko, Barkeyewol, Lahay, où se glissent, sur les *burtol* des gens de Bogo et de Balda, pour stationner près de la mare de Dugi et Yayré-Labane. Toutefois, une partie des éle- veurs empruntaient également les *burtol* des gens de Kalfou, vers le sud.

Ces transhumances méridionales peuvent se diviser en deux, celles qui vont sur les zones de déversement du moyen Logone et celles qui intéressent les rives du mayo Kebbi et des lacs de Tréné et Léré.

En 1986, Kaya, Korré, Baknay, comme beaucoup d'autres villages, conservent leur bétail le plus longtemps possible auprès d'eux, sur les petits yayrés de Goumley et Baknay, avant de se rendre au Tchad, dans l'arrière-pays de Har, via Kalfou. Le gros du troupeau auquel vient s'ajouter le cheptel des villages de Kaday, Dambay… reprend la route du Tchad, plus ou moins abandonnée lors des trois années précédentes. Ils passent par Polgué, puis Houloum et Gounou-Gaya. Cette année-là, certaines familles partirent sur les piémonts des Mandara, via Moutouroua, et un quart du troupeau rejoignit à Guidiguis les *burtol* qui conduisent au mayo Kebbi.

En année normale, les troupeaux descendus des yayrés empruntent le même « couloir » que ceux de la région de Kalfou, y compris les troupeaux descendus par la rive droite du Logone qui infléchissent leur parcours après Ham pour s'enfoncer vers Gounou-Gaya. Ils se tiendront toujours éloignés du Logone, ne dépassant guère la ligne Gounou-Gaya, Kolon et Kélo, sorte de limite avec les éleveurs fellata et arabes Showa venus du nord du Chari. Au sud de Pont-Carol, un mélange s'opère, y compris avec les Fulbe de la Bénoué.

Les rives du mayo Dore (mayo Kebbi) sont les pâturages que les Fulbe Yillaga de Binder, Doumrou et Guidiguis se réservent. Leurs troupeaux, qui partent en décembre, transhument par Hardé-Houré, Mayel-Bigouméri, Maranka (à l'est de Tréné), Binder-Nayri, Balidan… Une autre partie descend le mayo Binder pour stationner durant toute la saison sèche sur le mayo Kebbi, à Fouli, Touzoké, Yaba, Dendé-Wendoulao, Léré… Ici encore les bêtes les plus robustes vont chercher les pluies à Pala, Pont-Carol et parfois jusqu'à Gagal. Les troupeaux s'éparpillent pour remonter par petites unités (*sawru*) de cinquante à soixante têtes. Certains bouviers, avant 1983, commençaient à s'établir au Tchad, y demeurant plusieurs années d'affilée. La majorité revient néanmoins pendant la saison des pluies entre Kouroug et Pizimiri, vers Kaélé (Djidima) et, bien sûr, à Torok. Certains faisaient des cures de tauraux de graines de coton à Kaélé.

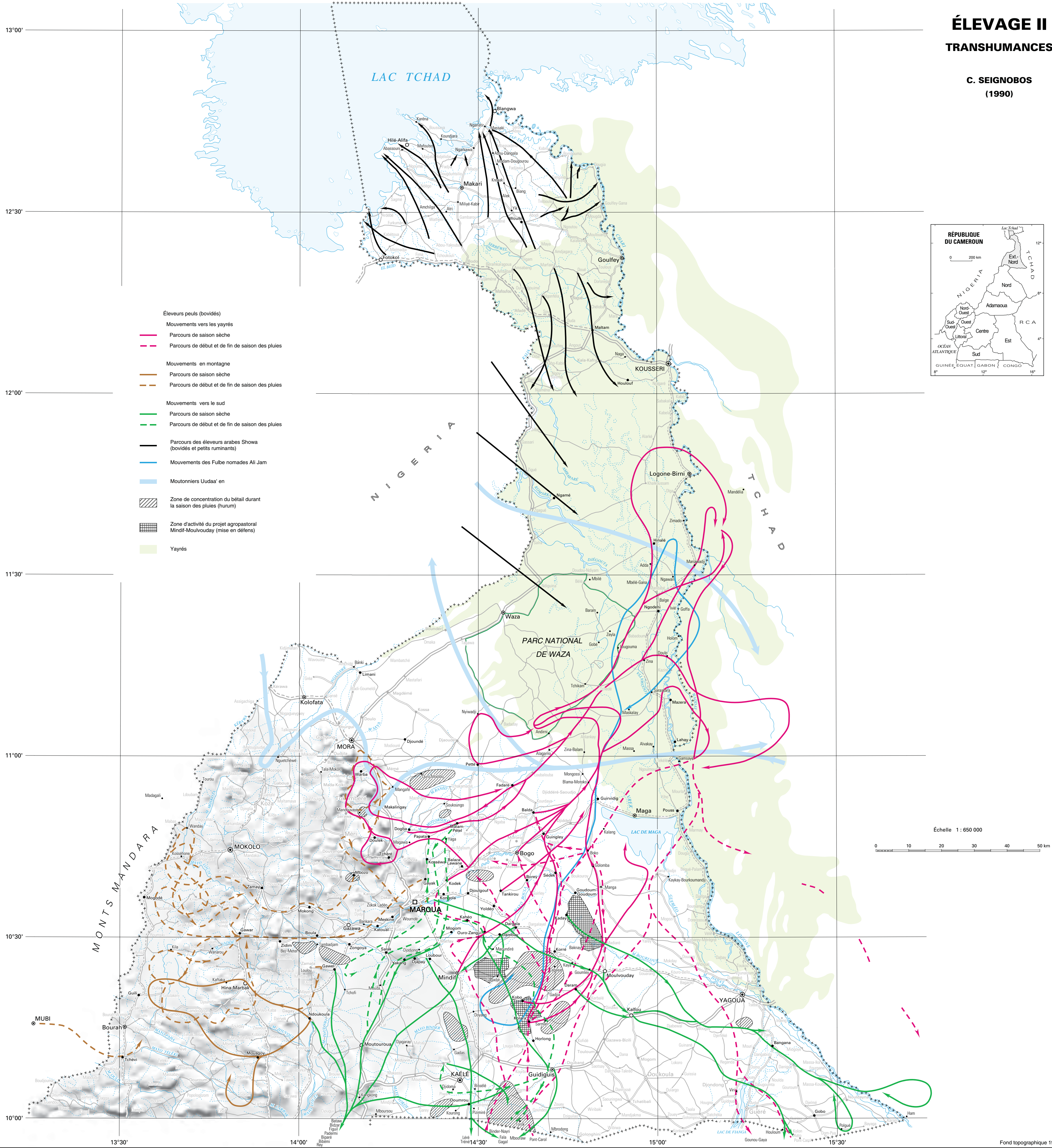
Ce parcours s'est encore renforcé depuis 1990 avec la venue d'éleveurs du nord de Min- dif, de Mogom, Djipay, Doyang. Mais cette transhumance est écourtée car les troupeaux par- tent après la récolte des *muskuwaari*. Ils se concentrent à Doyang pour descendre à Bissélé, puis à Pizimiri et Doumrou. Ils passent la frontière à Mbrodong et entrent dans le lamidat de

^[4] Cureji (sing. sureye) désigne les vaches gardées dans de vastes cases, enfumées une partie de la journée, à la façon des Arabes Showa, mais c'est aussi l'ensemble des bêtes qui passent la saison sèche au village.

^[5] Hurum : réserve de pâturage de saison des pluies, vient de la racine kurum (sombre, sous-entendu épais, boisé). Ce pâturage de saison des pluies, rumirde, peut s'appliquer à un yoolde (zone sableuse) comme à un hardé bien égotué. On retrouve aussi le terme de sur-amné dans le sens de réserve de pâturage, interdite aux cultures.

ÉLEVAGE II
TRANSUMANCES

C. SEIGNOBOS
(1990)



ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Planche 23

années 1960. Ils ont inversé leur migration qui les faisait partir du nord, de Balge (Bornou) vers les yayrés, pour une transhumance au départ du sud, depuis Mindif jusqu'aux yayrés.

Le cheptel des éleveurs itinérants (12800 têtes en 1997) équivaut au tiers de l'ensemble des effectifs bovins de la région de Mindif. Ils accélaient près de 20000 en 1981, avant la mise en place effective du projet agropastoral Mindif-Moulouday.

Les groupes d'éleveurs itinérants trouvent dans le Diamaré des conditions de vie bien meilleures que dans le nord. Ils remplacent, d'une certaine façon, des éleveurs peuls qui pré-fèrent reproduire, eux aussi, leur modèle d'élevage plus au sud, au Tchad.

En revanche, les moutonniers Uudaa'en ⁽¹⁴⁾, venus du Niger ou de la région de Sokoto au Nigeria, traversent la frontière au niveau d'Aladé. Depuis 1973, une deuxième composante passe au nord de Mora, elle stationne un temps au sud de Waza, utilisant les pâturages aériens des *Acacia* ; au cours des dernières sécheresses, ils effectuèrent des descentes sur les parcs de *Faidherbia albida* des piémonts des monts Mandara. Ils traversent les yayrés et rejoignent les autres éléments uudaa'en sur les rives du Chari. Ils remontent avec les premières pluies, avant les éleveurs de bovins, profitant de l'herbe rase, que ne peuvent saisir les zébus et quand le sol est encore ferme, car détrempé il ne conviendrait plus à leurs grands moutons. Le retour s'opère sur les mêmes couloirs qu'à l'aller, certaines fractions choisissant de passer par le Kanem. Après 1990, la pression uudaa'en est moins forte, ils descendent le long du cordon du paléo-Tchad jusque vers Fadaré, mais passent de moins en moins nombreux le Logone. Au sud du lac Tchad, sur le Serbéwel, on voit apparaître des Bibbe Woyla venus du Niger, avec des dromadaires, des moutons et des bovins, leurs effectifs sont pour l'instant négligeables.

Historique des parcours de bétail du Diamaré

Évolution des grands mouvements de transhumance

Au moment de la conquête peule de la fin du XVIII^e siècle, les éleveurs peuls étaient depuis longtemps dans le pays. Leurs parcours ne pouvaient être que circonscrits aux royaumes musulmans du Bornou et du Wandala. Certains *ar'do* les représentaient à la cour de Berni Ngazargamu, ce qui les tenait très avertis des intentions du pouvoir. Toutefois, leur prédilection allait déjà aux parcours sur les marges de ces formations politiques et ils restèrent longtemps à « Mayo Dilaara » : à l'ouest et au sud du lac Tchad.

Des éléments fulbe dits Baamle et des *riimayi'be* (affranchis) s'étaient enfoncés plus au sud et vivaient en symbiose avec les *haa'be*. Ils recherchaient néanmoins des encadrements politiques stables, avec lesquels ils pouvaient passer des accords, comme la confédération gude, les chefferies de Sukur, Goudour, ou encore Zoumaya-Lamordé, Maroua…

À cette époque, les densités de peuplement étaient faibles. Les groupements païens occupaient souvent des sites défensifs, induisant des terroirs ramassés sur des zones bien contrôlées, situation qui entraînait l'existence de vastes espaces ouverts à l'élevage. Dès ce moment-là, des no man's lands sont occupés, en particulier de grands couloirs de razzia, par les éleveurs. Leurs parcours connaissaient des amplitudes réduites qui, à la suite de remise en cause d'alliances, d'exactions de chefs, pouvaient subir de brusques changements.

À la suite de la conquête des plaines au début du XIX^e siècle, les éleveurs vont en gros rester à l'intérieur des limites des lamidats. Seuls les éleveurs de Petté et de Bogo pénétraient sur les franges des yayrés, en demeurant groupés.

La paix coloniale apporta aux éleveurs peuls des possibilités illimitées, qui en firent les premiers bénéficiaires. Tous les pâturages se trouvèrent accessibles, les grands yayrés d'abord, puis, après les années 1930, les pâturages du moyen Logone. Bien avant que les montagnards ne descendent, l'amorce des piémonts fut occupée par les éleveurs foulbés. Un des derniers no man's lands à être occupé en plaine fut les abords du pays musey. Population belliqueuse, tardivement soumise, les Musey ne disposent pas, à la différence des Masa et des Tupuri, d'un élevage concurrent ; le canton de Gobo est l'entrée vers les plaines de déversement du Logone ⁽¹⁵⁾. Outre l'occupation des régions libres, cette période est celle de l'allongement des parcours de transhumance, avec une amorce de dissociation habitat/troupeaux. Les années 1950 et 1960 furent l'âge d'or de ces grands mouvements de transhumance (la carte de H. FRÉCHOU, 1984 : 430, l'illustre). Ils connaîtront de nombreuses perturbations après 1973.

À partir de cette date, les pâturages des yayrés, tout en se dégradant, enregistrent de trop fortes concentrations d'éleveurs, les Fulbe se trouvent de plus en plus cantonnés à la partie méridionale des yayrés. Certains Fulbe préfèrent alors emprunter des circuits plus improvisés en direction des monts Mandara, où ils s'immiscent entre les tissus villageois, afin d'exploiter les pâturages et les éteuels qui restent ⁽¹⁶⁾. Pour minimiser les risques, les éleveurs scindent leurs troupeaux, et les confient à plusieurs *kaydal*, dans des directions diversifiées. Si les flux sur les yayrés se sont ralentis, c'est aussi au profit de ceux tournés vers le sud. Le mouvement a commencé avec les éleveurs les plus éloignés des yayrés, ceux du sud du Diamaré, les régions de Guidiguis, Kalfou, puis il touche l'ouest de Maroua (Katoual 1966). Après la sécheresse de 1973, ce sera le tour de ceux du nord de Maroua (Gayak, Kosséwa…), suivis en 1984 d'établissements du mayo Boula (Ouro-Zangui, Daram, Mogom…).

Vers 1979, intervient un nouvel élément, l'insécurité au sud du Tchad, qui culmine en 1984, avec la rébellion kodos, qui touche la zone d'aboutissement des éleveurs peuls, celle de Pont-Carol. Les troupeaux ne passent plus la frontière ou alors seulement jusqu'au mayo Kebbi. Les gens de Guidiguis, Doumrou, rejoints par les éleveurs de Mindif, Dargala… vont alors se fonder avec ceux de Ndoukoula, Zongoya… pour descendre par Kongkong, Bidzar, Figuil, Biparé, Bibémi et jusqu'au nord de Rey.

La fin d'un genre de vie

Les biographies de *kaydal* ⁽¹⁷⁾ retracent l'évolution et la fin d'un genre de vie d'éleveurs peuls. Dans les yayrés et sur les bords du Logone, les bergers peuls du Diamaré ont côtoyé d'autres groupes éleveurs. Les plus importants sont les Fellata Am Arba (Fulbe installés au Baguirmi dès avant le XVI^e siècle), comme les Abdala'en, Mono'en, Puri'en… Ils parlent un foulouldé dont une partie du lexique est empruntée au barma et à l'arabe. Ils sont les premiers à avoir investi les grands yayrés à la latitude de Logone-Birni, avant même le XIX^e siècle. Dans les yayrés, circulent aussi les *durballi*, moutonniers du nord du Baguirmi, des Uudaa'en du Nigeria et, enfin différentes fractions d'Arabes Showa. Ces éleveurs commu- niquent entre eux par une sorte de *lingua franca* où le foulouldé des Am Arba l'emporte, avec des termes arabes et même des expressions de l'initiation peule.

Avec les autochtones, Kotoko et Musgum, s'opèrent des échanges, lait et aussi bouses des vaches qui constituent un combustible précieux dans ces régions sans bois, contre riz et poissons… Les rapports entre eux ne sont pas toujours faciles. Les éleveurs peuls se plaignent de mises à feu anarchiques des pâturages par les chasseurs. Ils dénoncent les vols de bétail.

Ils accusent aussi les pêcheurs kotoko et musgum de favoriser le drainage de certains yayrés en aménageant des chenaux pour disposer leurs nasses et enceintes de capture pour piéger les poissons entraînés vers le Logone. Ces pratiques répétées surcreussent les chenaux et limitent le potentiel herbacé en accélérant l'assèchement des mares (Reiss, 1996).

Les jeunes, après avoir subi leur initiation, deviennent bergers du *cureji* des villages, endossant progressivement des responsabilités de plus en plus grandes jusqu'à vingt ans. Ils peuvent ensuite s'engager pour la transhumance dans les yayrés, qui est la plus prestigieuse. On leur confie alors un *sauru*, puis un *tokkere*. Ils reçoivent un taureau de deux ans à chaque retour des yayrés qu'ils revendent pour acheter des génisses, et une petite somme d'argent. Dans les yayrés, ils disposent du lait que les femmes du campement peuvent commercialiser. Après une dizaine d'années, ils sont à leur tour reconnus et peuvent réunir une équipe de bergers. Ils deviennent *maun'do*. Les propriétaires de grands troupeaux font appel à leurs services et ils se voient confier plusieurs *tokke*, entre 350 et 400 têtes. Les *maun'do* restent soumis à un *kaydal*. Quant aux *kaydal*, ils ont affaire à un représentant des Fulbe appelé lawan, coopté par les *maun'do* et les *kaydal*. Un lawan réside à Mazera et un autre à Logone-Birni, auprès des autorités traditionnelles kotoko. Les lawans récupèrent des taxes sous forme d'argent alors que, dans les années 1960, il s'agissait de bêtes sur pied et de beurre (*ti'd'dere*). Les *kaydal* règlent les conflits de pâturage et les différends entre bergers. Ils détiennent les fiches de vaccination et représentent les éleveurs auprès des postes vétérinaires de Mazera, Zina, Ivié…

Le *maun'do* rend seul compte aux propriétaires des naissances dans leurs troupeaux. Il peut subtiliser des veaux et les placer dans d'autres troupeaux et ainsi rapidement s'enrichir. Dans les yayrés, les bergers peuls mènent une vie austère. La nourriture frugale est à base de lait et de bouillie. Ils se rendent sur un marché où, une fois par semaine, ils font un repas carné.

À la fin de chaque transhumance, le retour des bergers s'effectue un peu à la manière des marins arrivés au port. Les filles, encadrées par des *daada suudu* (mère/maison), viennent les rejoindre pour des fêtes où l'alcool n'est pas absent. Les bergers peuvent perdre tout leur argent dans les *hirde* (lieux où l'on veille). Ces transhumances entretiennent toute une culture peule de musiques, de chants, qui risquent de disparaître, tout comme une somme de savoirs concernant le bétail et les pâturages.

La désorganisation des grandes transhumances sur les yayrés et la concurrence des parcours méridionaux qui ne se font plus dans le même milieu et dans le même cadre culturel, et aussi la reprise en main de la société peule par les religieux condamnent cet héritage des Fulbe éleveurs.

En 1990, les grands circuits de transhumance continuent à être suivis par les centres d'éleveurs du nord du Diamaré, mais les troupeaux passent plus difficilement la partie des yayrés comprise entre réserve de Waza et Logone. Ils maintiennent encore une descente vers le Tchad méridional, à la rencontre des pluies, mais elle concerne des effectifs réduits, le gros des troupeaux s'arrêtant à certains paliers de cette descente et plutôt en territoire camerounais. En revanche, les grandes zones de pacage de saison des pluies restent inchangées, quoi-qu'un peu plus éclatées qu'auparavant.

La tendance est toujours à une inversion des flux vers le sud. La ligne de démarcation entre les établissements dont le gros des troupeaux continue à se rendre sur les yayrés et ceux qui envoient directement leur bétail vers le sud, a glissé sur une latitude plus haute (cf. carte). Dans les années 1950, une majorité des éleveurs peuls, à l'exception des gens du mayo Louti, partait sur les yayrés, y compris Guidiguis, Doumrou et Kalfou. En 1990, la plu-part des éleveurs de Dargala, Balaza, des régions de Maroua, de Mindif, tournent le dos aux yayrés.

Les rythmes de transhumance sont aujourd'hui jugés comme contraignants, mais encore efficaces. Les circuits sont souples. Ils évoluent selon les ressources pastorales de saison sèche ou de saison des pluies disponibles, selon les risques sanitaires et l'insécurité qui prévalent. Les éleveurs combinent en fait deux stratégies complémentaires. D'une part la transhumance, dont les circuits gagnent en complexité et fluidité et qui intéresse des troupeaux réduits, de compositions plus homogènes. D'autre part, le maintien d'un maximum de bêtes sur place qui se réalise grâce à une meilleure valorisation des ressources de chaumes, fanes, et par l'achat de produits de complémentation, voire par la création de formes d'embouche.

Eux-mêmes se trouvent confrontés lors des transhumances à la même volonté de la part d'autres communautés villageoises d'éleveurs ou de cultivateurs possédant du bétail, de se réserver les pâturages de leur terroir et de faire de leurs troupeaux les seuls bénéficiaires des sous-produits de leur agriculture.

Ces stratégies actuelles, comprises par les éleveurs comme une situation d'attente avant un allègement des charges de bétail sur les yayrés et une régénération des grandes « bourgo-tières », pourraient bien être l'amorce de pratiques pastorales plus intensives et irréversibles.

Indications bibliographiques

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

Logo

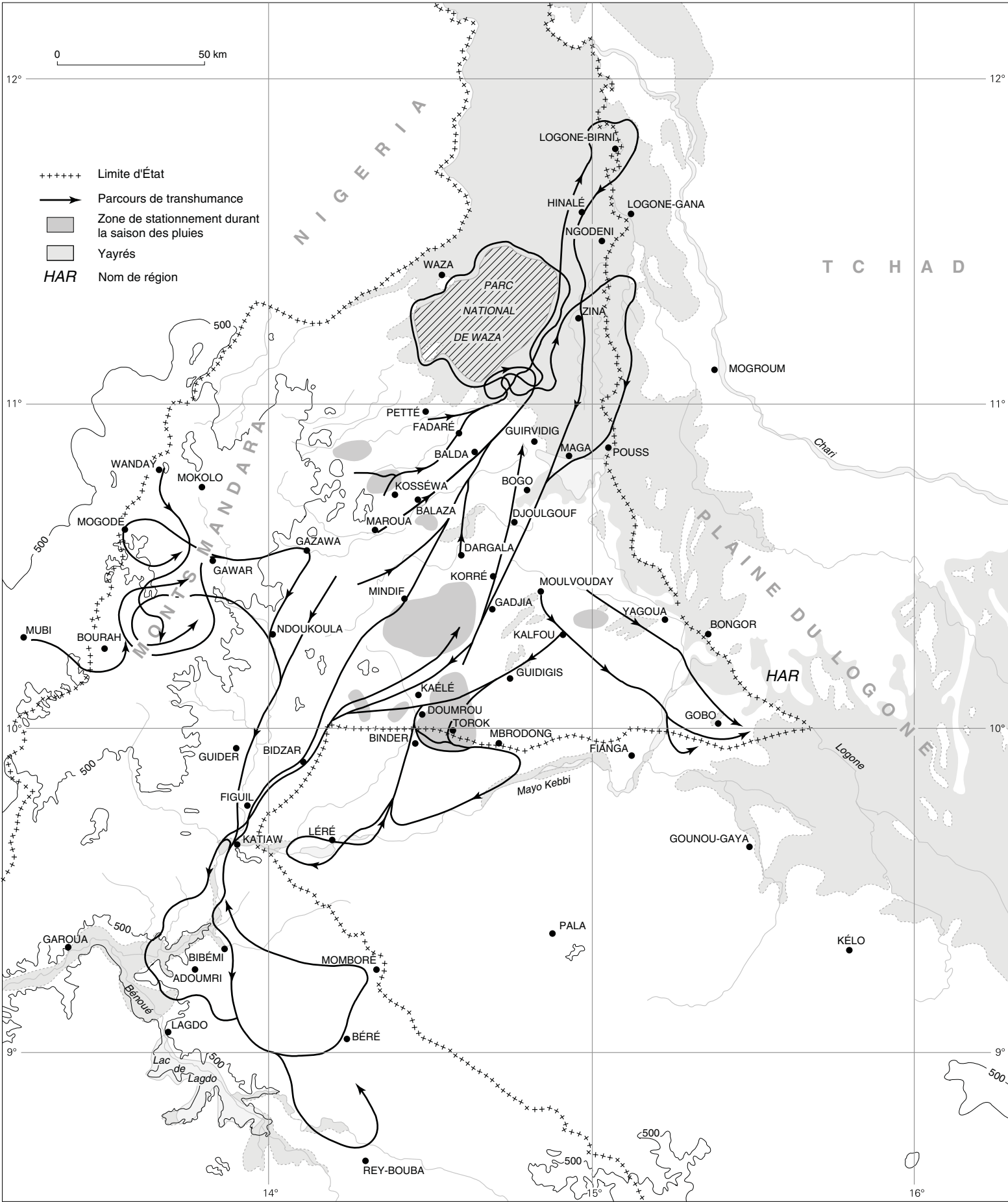
Logo

Logo

Logo

Logo

MOUVEMENTS DU BÉTAIL DE 1980 À 1986



FRÉCHOU (H.), 1984 — « L'élevage : les techniques. L'économie de l'élevage. » Les problèmes zootechniques. *In : le Nord-Cameroun : des hommes, une région*. Paris, Orstom, Mémoires n° 102.

FRITSCH (P.), 1970 — *Aspects géographiques des plaines d'inondation du Nord-Cameroun*. Univ. Féd. du Cameroun, rapport dactyl. 50 p.

GRUVEL (J.), TRONCY (P.M.), TIBAYRENC (R.), 1970 — Contribution à la connaissance de la distribution des glossines au Nord-Cameroun. *Rev. Élev. Méd. Vét. Pays Trop.*, 23 (1) : 89-91.

GUILLARD (J.) 1965 — *Golompoui. Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun*. Paris, Mouton & Co, La Haye, EPHE, 502 p.

HABERLAND (P.), SPIERENBURG (P.), 1991 — *Stratégies d'élevage dans la région de Mindif (Nord-Cameroun)*. Wageningen, 101 p.

KOULANDI (J.), 1990 — *Le gurna tupuri. Un essai d'étude de l'anthropologie alimentaire*. Dactyl., 13 p.

LANDAIS (E.), 1990 — Sur les doctrines des vétérinaires coloniaux français en Afrique noire. *Cah. Sci. Hum.*, 26 (1-2) : 33-71.

LE BOURGEOIS (T.), SEIGNOBOS (C.), 1995 — *Végétations anthropophiles des villages de pasteurs et d'agriculteurs (région du Diamaré, Nord-Cameroun)*. *Journal d'Agric. Trad. et de Bot. Appl.*, nouvelle série, 37 (2) : 93-113.

LE ROUVREUR (A.), 1962 — *Sahéliens et Sahariens du Tchad*. Paris, Berger Levrault, l'homme d'outre-mer, 467 p.

LETENNEUR (L.), DOUFFISSA (A.), LOBRY (J.-C.), NANKO (G.), TACHER (G.), 1995 — *Étude du secteur élevage au Cameroun*. Paris, CIRAD-EMVT, BDPA-SCETAGRI, 347 p. + annexes.

MARTY (A.), 1992 — *Étude régionale des stratégies différenciées des éleveurs d'Afrique Centrale. Le Nord-Cameroun*. Paris, IRAM, 112 p.

MORVAN (H.), VERCRUYSE (J.), 1978 — Vocabulaire des maladies du bétail en langue fulfulde chez les Mbororo de l'Empire Centrafricain. *JATBA*, 25 (2) : 111-118.

PAGOT (J.) et al., 1981 — *Projet de développement de l'élevage dans la province du Nord-Cameroun*. Maisons-Alfort, IEMVT.

PASSOLE DILU BABA, 1995 — *La transhumance dans l'Extrême-Nord*. Maroua, CNFZV, dactyl.

REISS (D.) et al., 1996 — *Trois situations de gestion des ressources pastorales en zone soudano-sahélienne*. Garoua, IRZV, 23 p.

SCHRADER (T.), 1986 — *Les yayrés du Nord-Cameroun : pâturages de saison sèche? Aspects socio-écologiques du développement pastoral dans la plaine inondable du Logone*. Leiden, IRZ, série Environnement et Développement au Nord du Cameroun, 99 p.

SEIGNOBOS (C.), 1979 — « Situation agropastorale dans le Nord-Cameroun et le sud du Tchad (bassin conventionnel du lac Tchad). » *In : Contribution à la synthèse agropastorale du bassin du lac Tchad*. IEMVT-CBLT : 145-168.

SEIGNOBOS (C.), 1992 — « L'élevage au Nord-Cameroun : entre transhumance et sédentarité. » *In : Atlas de l'Élevage*. IEMVT : 13-14.

SEIGNOBOS (C.), 1993 — « Harde et koral du Nord-Cameroun, leur perception par les populations agropastorales du Diamaré. » *In : Les terres Hardé, caractérisation et réhabilitation dans le bassin du lac Tchad*. *Cah. Scient.* n° 11, Suppl. de Bois et Forêts des Tropiques : 9-26.

SEIGNOBOS (C.), IYEBI-MANDJEK (O.), ABDOURHAMAN NASSOUROU, 1995 — *Terroir de Balaza Domaya (Peul) (Saturation foncière et muskuwaari)*. DPGT, Sodécoton-Orstom, 62 p.

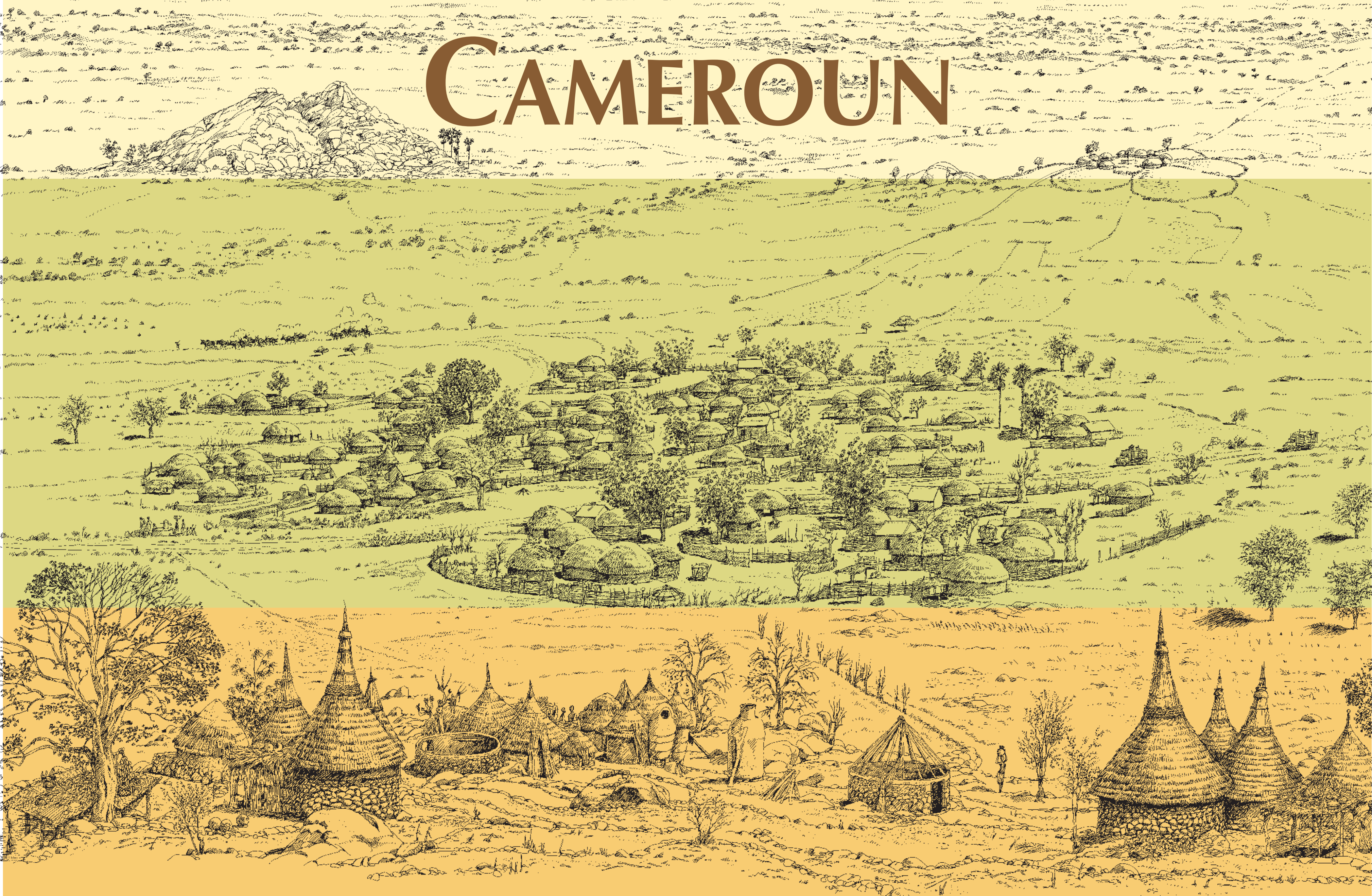
^[14] Les Uudaa'en sont composés de plusieurs fractions peules qui se différencient des autres par leur genre de vie de moutonnier. Leurs moutons sont particuliers, grands, noir et blanc ou roux foncé et blanc. Les Uudaa'en recherchent des pâturages de mimosées (Acacia seyal, Acacia senegal, Acacia sieberiana…). Les bergers conduisent leurs troupeaux la hache sur l'épaule et rabattent les branches à portée de leurs bêtes.

^[15] En 1990, plus de 1 200 Fulbe venus de Kalfou, Bogo et Maroua étaient établis entre le canton de Gobo et celui de Guissey. Les premiers s'installèrent dans les années 1960, puis après la sécheresse de 1973 et l'islamisation du chef musey de Gobo en 1975, des contingents se replièrent du Tchad en 1984 et 1985. La proximité des pâturages d'inondation du moyen Logone a attiré ces éleveurs dont les troupeaux sont estimés à plus de 4 500 têtes.

^[16] Nous avons même observé en 1989-1990 quelques familles peules de la région de Haïssa-Hardé installées durant la saison sèche sur le plateau intermassifs, à Tala-Mokolo, faisant paître leurs troupeaux en pays mineo et zulgo.

^[17] Mal Hammadu Misaw (Kalfou), Saydu Musa (Makabay), Hammadu Jidda, Siddi Umaru (Balaza), Kaydal Hammadu (Baldá).

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN



ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

Coordination des travaux

Christian SEIGNOBOS
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier IYÉBI-MANDJEK
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine CHAUVIAT, Michel DANARD, Éric OPIGEZ (LCA)

avec la participation de
S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Many, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d’information géographique Savane de l’IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de
Pierre PELTRE
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

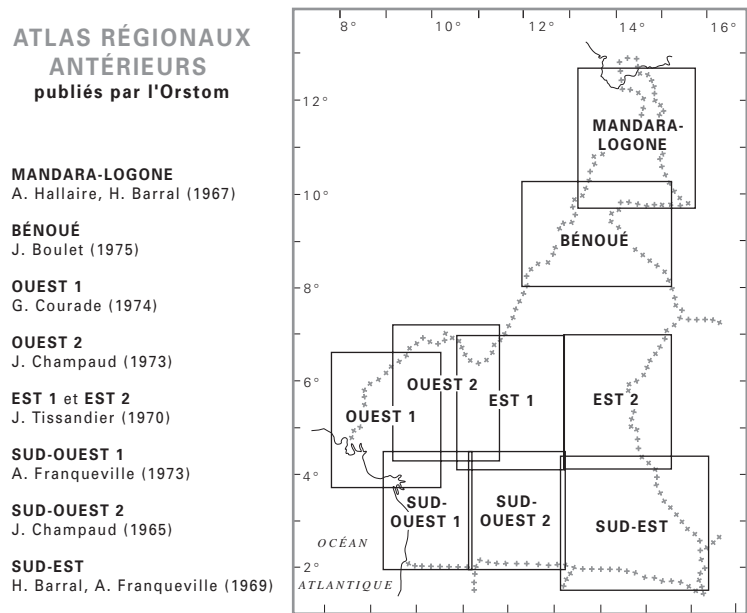
avec la collaboration de
Paul MOBY-ÉTIA
Directeur de l’Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture
Christian et Fabien SEIGNOBOS

Secrétariat d’édition
Marie-Odile CHARVET RICHTER

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l’échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureau, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.



Le code de la propriété intellectuelle (loi du 1^{er} juillet 1992) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.